97-84151-22

L'inlassable effort des Tchéco-Slovaques

Paris

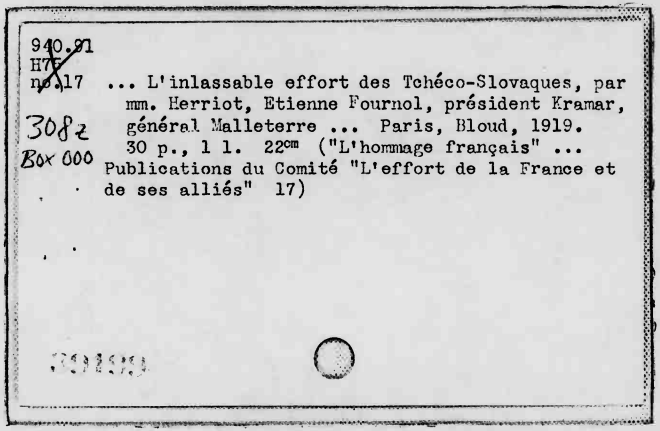
1919

97-84151-22
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD


940.91
H76
no.17
308z
Box 000
... L'inlassable effort des Tchéco-Slovaques, par mm. Herriot, Etienne Fournol, président Kramar, général Malleterre ... Paris, Bloud, 1919.
30 p., 1 l. 22cm ("L'hommage français" ...
Publications du Comité "L'effort de la France et de ses alliés" 17)

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8-4-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 26384

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'Inlassable Effort des Tchéco-Slovaques

940.91
H75
no.12

PAR

MM. HERRIOT, Etienne FOURNOL
Président KRAMAR
Général MALLETERRE

PUBLICATIONS DU COMITE
"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIES"

BLOUD & GAY, Editeurs
BARCELONE-DUBLIN
PARIS

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'Inlassable Effort des Tchéco-Slovaques

PAR

MM. HERRIOT, Etienne FOURNOL
— Président KRAMAR
Général MALLETERRE

PUBLICATIONS DU COMITE
"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS"

BLOUD & GAY
ÉDITEURS

PARIS
3, Rue Garancière

BARCELONE
Calle del Bruch, 35

1919

Tous droits réservés

SOUS le titre : l'Effort de la France et de ses Alliés, *il a été fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférence dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage ; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à nos réunions.

Nous reproduisons en appendice, les documents relatifs à la conférence.

Nous espérons que les études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la première série des publications du Comité :* l'Effort de la France et de ses Alliés *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

Paul LABBÉ,
Secrétaire général du Comité.

940.91
H75

Discours de M. le sénateur Herriot

MESDAMES, MESSIEURS,

En accueillant pour les fêter, les représentants de la noble nation tchéco-slovaque dans cette maison glorieuse où médite le cerveau de notre France, nous n'avons pas voulu seulement satisfaire au devoir de courtoisie ou de gratitude envers des alliés qui, même aux heures les plus dures, n'ont pas désespéré de la victoire du droit. Dans notre pensée et pour notre cœur, cette réunion a un sens plus profond. Venant ici, nos amis retrouvent le berceau de leurs affections les plus anciennes et l'une des sources les plus pures de leurs nationales vertus.

La parenté de la Bohême et de la France est aussi ancienne que nos deux patries. Un Tchèque fut, si je ne me trompe, Recteur même de l'Université de Paris et le souvenir ne s'est pas perdu de ces luttes ardentes de pensée que soutenait ici-même, sur cet espace consacré à l'idée, Maître Jérôme de Prague, contre le chancelier Gerson. Un échange incessant de services intellectuels marque l'histoire de nos deux pays et il nous plaît, à nous Français, de nous en souvenir : c'est sur votre sol qu'un jeune Français de 24 ans,

Jean Descartes, égaré dans la guerre, offrit à la pensée humaine pour se diriger, ce beau guide qu'est son œuvre, son discours de la Méthode.

Depuis, votre attachement nous a été fidèle malgré toutes les tentatives du germanisme pour s'emparer du corps et de l'âme de la Bohême. Ce glorieux pays est demeuré fidèle à lui-même, fidèle à nous aussi. C'est que malgré les épreuves, malgré même à une certaine époque, les tortures, dans la douleur bien plus encore que dans la joie, il conservait son credo ; il restait attaché d'abord à cette idée de la liberté de conscience dont il a été toujours l'un des plus fermes champions. Aux instants les plus tragiques, la flamme du plus noble et du plus triste de tous les bûchers éclairait votre route pour ne pas vous permettre de vous égarer. Vous demeuriez aussi attachés à la liberté nationale. La Bohême est demeurée indomptable et malgré tant d'adversités, le cri de ses poètes comme la protestation de ses hommes d'état n'a cessé de dire qu'un jour viendrait où elle serait victorieuse. Comme nous Français vous avez cru à l'idée. Un maître de cette Université, M. Denis, a démontré que si la Bohême s'est sauvée, elle le doit beaucoup aux livres ; elle a cru, comme la Grèce antique, comme la Grèce moderne dont je salue ici le très éminent représentant, qu'une nation ne périt pas ou ne se diminue tant qu'elle ne veut ni se diminuer ni périr. Et voici que, fidèle à la liberté de conscience, à l'amour de la patrie, à la croyance dans la vertu de la pensée, la Bohême à nos côtés triomphe et rayonne. Le cœur de la France s'en réjouit profondément. C'est le sentiment que je veux me borner à traduire et à interpréter. Dans un instant M. Fournol vous dira avec précision l'histoire des relations politiques des deux pays ; puis M. le Général Malleterre voudra bien nous retracer le rôle de ces divisions qui ont si puissamment contribué à notre victoire commune. Cette victoire, la voici devant nous, radieuse, commune à nos deux peuples, pleine d'espérance pour nous tous, même pour ces Russes que notre affection ne peut pas abandonner dans la disgrâce et qui, représentants eux aussi d'une grande race

slave, ont droit, surtout dans leurs jours d'infortune, à l'hommage public de notre affection et de notre respect.

M. le Président, je salue de toute mon âme et de tout mon esprit votre nation, votre patrie. Avant de mourir sur la terre d'exil, avant d'entrer dans son tombeau, le génial Coménius a adressé à la Bohême une prière si belle qu'elle fait encore pleurer, rien qu'à la lire, tous ceux qui aiment leur patrie. Il entrevoyait déjà votre avenir et il disait à ses compatriotes : ne désespérez jamais ; notre pays restera le beau rameau d'un arbre près d'une belle fontaine, un jour il couvrira de nouveau la muraille de ses branches, un jour le misérable archer qui veut l'atteindre, périra, et vous, de nouveau, vous monterez sur les hauts lieux de la pensée et de la vérité.

M. le Président, vous y voici, nous y voici, avec cette paix dont nous ne connaissons encore que l'aurore. Serrons-nous fraternellement les mains, et puisse cette voix modeste dire des mots assez clairs pour faire entendre à la Bohême, ce pays de tant de liberté, de tant de gloire et de tant d'honneur, que la France l'aime, reconnaissant en elle les qualités qu'elle chérit, le goût de l'indépendance toujours, la résistance à l'oppression et, que ce soit ma dernière pensée dans cette enceinte, la croyance éternelle en la vertu de la pensée qui domine l'acte qui le crée et qui fait grands les peuples s'ils croient en elle ; c'est la raison de l'immortalité de la France, c'est la raison aussi de l'immortalité de la Bohême qui sera demain, dans la gloire et le succès, notre amie comme elle a su le demeurer hier dans le doute et avant-hier dans le malheur.

Conférence de M. Etienne Fournol

MESDAMES, MESSIEURS,

Après la gloire militaire, les sentiments politiques, — et les intérêts.

Au moment où j'ai l'honneur de prendre la parole entre ces murs illustres pour vous parler des fastes et de l'histoire du peuple tchécoslovaque, vous m'excuserez peut-être si je ne puis me défendre contre le retour d'un souvenir impérieux.

Ce souvenir, je vous demande la permission d'en faire comme l'épigraphe de mon exposé.

Le 8 décembre 1870... vous vous rappelez quel était l'état de l'Europe au 8 décembre 1870 : la France envahie dans le silence contraint de l'univers, les Allemands aux portes de Paris, un mois avant l'affront aujourd'hui effacé de la proclamation de l'empire allemand à Versailles. La Diète de Bohême était réunie : c'était une simple assemblée provinciale de l'empire d'Autriche, où la voix du peuple tchèque pouvait seulement se faire entendre, et voici la déclaration

que la Diète de Bohême adressait à l'empereur d'Autriche et au monde :

« Si l'Allemagne arrachait à la France une partie de son territoire dont les habitants se sentent Français et veulent rester tels, elle commettrait un attentat contre la liberté de ce peuple et mettrait la force à la place du droit.

« La nation tchèque ne peut pas ne pas exprimer sa sympathie la plus sincère à cette noble et glorieuse nation française qui lutte, aujourd'hui encore, uniquement pour les droits de son gouvernement et pour la défense de son pays, à cette nation qui a si bien mérité de la civilisation et à laquelle nous sommes redevables des plus grands progrès réalisés dans les principes d'humanité et de liberté. »

Et ces mêmes sentiments, presque dans les mêmes termes, un député du peuple tchèque, Stanek, aujourd'hui ministre du Commerce dans le cabinet Kramar, les répétait à la tribune du Reichsrath impéral pendant la guerre même et alors que les canons de l'Autriche tiraient sur les Français.

C'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que nos frères de Prague prenaient leur part de nos grandes douleurs et de nos intimes espérances. Ils en parlaient eux, alors que par un sentiment d'admirable délicatesse observé quarante ans par tout un peuple, nous n'en parlions jamais en y pensant toujours. Vous retrouverez là ce double trait qui marque le caractère tchécoslovaque : la fidélité sentimentale et la sagesse politique. Mon cher ami Stefanik, qui était Slovaque, disait que le sentiment était la part des Slovaques et la sagesse la part des Tchèques. Se vantait-il et prenait-il pour lui et les siens la meilleure part? Je vous le laisse à juger. N'est-ce pas, en tous cas, un peuple bien partagé ?

Mais si nous trouvons tant de fraternité dans les sentiments politiques du peuple tchèque, vous devinez sans peine ce que les Allemands doivent en penser. Si vous avez quelques raisons d'être désagréables aux Allemands, un moyen très sûr de les contrarier c'est de vous rapprocher des Tchèques, de les connaître et de cultiver leur amitié. Et comme la

place où j'ai l'honneur de parler me permet de me risquer à faire un peu le pédagogue, j'en profite pour vous dire: Apprenez à connaître les Tchèques, leur géographie, leur histoire, leur politique, qui est l'histoire présente et future.

* * *

C'est d'ailleurs un conseil perfide que je vous donne et une tâche difficile où je vous engage. Elle est double et exige que vous oubliiez d'abord tout ce que vous savez sur la Bohême et que vous tenez indirectement des Allemands, avant de rien apprendre sur sa géographie, son histoire et sa politique.

La Bohême géographique... D'abord elle ne s'appelle pas la Bohême, mais le pays tchèque, pas plus que la rivière Moldau ne s'appelle Moldau, mais Vltava, ou la ville de Presbourg qui s'appelle Bratislav. Pourquoi avons-nous pris l'habitude de donner des noms allemands à des pays tchèques ou yougoslaves ? Parce que les Allemands nous donnaient leurs cartes de géographie toutes faites, qu'en cette matière nous n'opérions guère nous-mêmes et que l'univers allait se faire cartographier à Leipzig ou à Gotha. On aperçoit tout de suite l'avantage qu'avaient les Boches à présenter ces pays à désignations allemandes comme de vagues régions germaniques ou germanisées.

Ce ne sont encore que des mots. Mais si nous passons à la philosophie de la géographie ou, si vous préférez, à la signification politique de la géographie, les Allemands ont dit depuis longtemps que la Bohême est le « verrou » qu'ils devront faire sauter pour atteindre l'Adriatique ou l'Orient. Et, en effet, voyez le pays tchécoslovaque dans la future — dans la prochaine — carte d'Europe : c'est une barre qui s'étend sur les anciens pays d'Autriche et de Hongrie, qui les ferme au Nord et qui occupera le centre de la ligne qui « bouclera » l'Allemagne, de la Baltique — pas tout à fait de la Baltique, hélas ! — à l'Adriatique.

Or vous savez qu'elles étaient les superbes ambitions germaniques qu'ils appelaient *Drang nach Osten* ou *Mitteleuropa*. Ils voulaient tracer une route magnifique, la plus belle peut-être du monde, de Hambourg à Bagdad pour y faire rouler le char impérial de la puissance allemande. De Berlin on voyait très distinctement sur ce chemin les coupoles et les minarets qui marquent à Constantinople le point de rencontre des richesses de l'Europe et des richesses de l'Asie; on distinguait au loin les enchantements de Bagdad. Route des Empereurs et des Califes qui ne s'arrêtait qu'aux lourdes portes d'or de l'Inde. Seulement, tout au commencement de la route et en travers, il y avait une énorme pierre qui la barrait toute, le pays tchécoslovaque. Vous savez ce qui est arrivé de ce côté : le char qui portait vers l'Orient les ambitions impériales a heurté la pierre : il s'est brisé.

Nous sommes bien fiers, nous autres, parce que nous avons connu et dénoncé ce grand plan de l'expansion germanique dans l'Europe centrale et orientale. Mille publicistes, à l'envi, — *quorum pars minima fui* — en ont fait des volumes. Tout cela n'a rien appris aux Tchèques, car le plan allemand, il y a mille ans qu'ils le connaissent, — et qu'ils le combattent.

Le célèbre ouvrage de Naumann, *Mitteleuropa*, n'est qu'une nouvelle édition, considérablement revue et augmentée, il est vrai, d'un projet millénaire. La première édition date du onzième siècle, au moins. Ce qui est nouveau, ce sont les ambitions orientales, les minarets, les voyages en Palestine, l'amitié du sultan. Tout cela Bismarck même n'y pensait pas : c'est l'œuvre de Guillaume II, de la dernière période où l'aigle germanique ouvrait des ailes toutes grandes sur le monde entier.

Il n'y a pas toujours eu un pangermanisme philosophique, systématique et conscient, il n'y a pas toujours eu un pangermanisme occidental et maritime, il n'y a pas toujours eu un pangermanisme africain, asiatique et un pangermanisme turc. Tout cela, c'est l'œuvre de la dernière

génération allemande, cette génération du pangermanisme complet, dont nous avons le malheur d'être les contemporains, qui a été conduite à la guerre tout entière par ses instincts, ses idées et son éducation et qui a obligé le monde entier à s'unir pour l'abattre. Mais il y a toujours eu, depuis qu'il y a des Boches, un pangermanisme de l'Europe centrale.

De même que tout à l'heure les cartographes germaniques écrivaient à l'allemande les noms slaves ou latins d'un immense pays et favorisaient ainsi dans nos esprits une confusion utile à leur patrie, de même tous les Allemands ont toujours présenté les peuples qui s'étendaient au Sud et à l'Est de l'Allemagne comme des races inférieures, incapables d'organisation politique et vouées par conséquent à la colonisation germanique. Qu'ils n'aient auprès d'eux dans l'Europe centrale et orientale que des demi-sauvages, il y a dix siècles que les Allemands le croient ; ils ont plus d'une fois failli nous le faire croire. C'est là, dans cette conviction séculaire que vous trouvez la raison profonde de la situation morale actuelle de l'Allemagne : elle admet bien qu'elle a été vaincue par nous à l'Ouest, elle ne veut pas croire qu'elle a été vaincue à l'Est et restituer aux Polonais les terres qu'elle leur a prises. Car dans cette lutte millénaire l'Allemagne s'est presque toujours heurtée à un ennemi brillant: le Polonais, et toujours à un ennemi solide: le Tchèque.

Et il y a mille ans que ça dure. La race germanique ne s'est établie dans tous les pays aujourd'hui allemands qui sont à l'Est de l'Elbe qu'en étouffant complètement des nations slaves. Il en subsiste encore quelques ilots en Saxe et les Tchèques ont même amené quelques représentants de ces peuples à la Conférence de la Paix. Après quoi, — ou en même temps, car ces siècles sont confus, — les Allemands ont tenté d'absorber et d'étouffer les Tchèques. C'est pour cela qu'il y a sur trois côtés du quadrilatère de Bohême une bavure d'Allemands. Et depuis mille années ils sont là face à face, Tchèques et Allemands, au centre de l'Europe,

avec des fortunes diverses qui sont toute l'histoire de la Bohême.

* * *

L'histoire du peuple tchèque fait penser à ces fleuves souterrains pendant une partie de leur cours, qui disparaissent brusquement comme s'ils devenaient des affluents du Styx, mais reparaissent plus loin à la lumière. Seulement ce n'est pas au début de ses destinées que le peuple tchèque a disparu. Il avait déjà ébloui l'Europe par l'éclat magnifique de sa couronne et de son manteau royal, il avait fait trembler toutes les Allemagnes au fracas de sa terrible colère quand l'Allemand parvint à le terrasser et crut avoir enfoui le nom, la gloire et le souvenir des Tchèques dans un oubli éternel. Il se trompait, comme vous verrez, car toute cette histoire finit très bien, et nous sommes réunis ici aujourd'hui justement pour en fêter l'heureuse conclusion et en célébrer les auteurs.

Aussi loin que nous remontions dans l'histoire tchèque, nous voyons ce peuple s'efforcer de tendre la main à la France et aux nations d'Occident par-dessus l'Allemagne. Saluons d'abord, puisque nous sommes en Sorbonne, les étudiants et les maîtres tchèques qui vinrent en si grand nombre au Moyen-Age demander le pain de l'esprit à l'Université de Paris, grande maîtresse alors de la scolastique et par conséquent du monde intellectuel. L'un des plus brillants parmi leurs successeurs, M. Jellinek, qui est venu faire un cours ici même en 1910 sur la littérature tchèque contemporaine, a compté sur les registres de l'Université de Prague jusqu'à 47 maîtres instruits eux-mêmes à Paris. Ce mouvement vers l'Occident intellectuel et politique avait en Bohême les mêmes raisons qu'en Pologne et plus tard en Russie, le besoin de trancher la question la plus redoutable de l'Europe, la question d'Allemagne.

Or il se trouva au XIV[e] siècle un homme que le ciel fit

empereur d'Allemagne et roi de Bohême et qui eut de cette question d'Allemagne une idée fort nette. Il voulait faire de la Bohême et surtout de Prague un centre de pénétration et de rayonnement de l'esprit occidental en pays germanique. C'est le rôle qu'il destinait à l'Université de Prague qu'il fonda, en 1348, sur le modèle de l'Université de Paris. Charles IV, comme son père, s'était battu pour la France : il avait été blessé à Crécy. Un écrivain tchèque du XV^e^ siècle, grand touriste, et qui écrivait ses impressions de voyage en vers latins selon l'usage de son temps, a célébré la gloire de Charles IV en un vers que je vous demande la permission de vous citer pieusement : pieusement parce que nous sommes en Sorbonne et que c'est du latin, pieusement aussi parce qu'on pourrait l'écrire sur la tombe de milliers de Tchèques qui ont depuis le XIV^e^ siècle versé leur sang pour la France :

Sed cum Gallorum fines et amica tuetur..
Arva...

« Pendant qu'il défendait les frontières de la Gaule et les terres de nos amis.... »

Charles IV fut aussi un roi magnifique, et magnifique à la française. C'est lui qui, en grande partie, a fait de Prague une des merveilles du monde, emmenant avec lui des architectes français, Mathieu d'Arras qui a commencé la cathédrale de Prague et apporté en Bohême les secrets merveilleux de cette architecture que la France avait créée et que l'ignorance des siècles polis a appelée l'architecture gothique. C'est le successeur de Mathieu d'Arras, Pierre Arler, qui était de Boulogne, qui a construit le pont de Prague si pittoresque avec son chapelet de saints sur chaque pile. Ces saints sont d'ailleurs très postérieurs, de l'époque jésuite, et sur la plupart d'entre eux il y aurait beaucoup à dire. J'aime mieux vous conter l'histoire de la troisième pile de ce pont illustre. C'était là qu'on attachait avec des cordes les marchands de la ville convaincus d'avoir fait fortune en vendant trop cher leurs denrées. On les plongeait ensuite dans le fleuve et leurs bains étaient, je pense, sans que nous ayions là-dessus de texte précis, d'une durée et d'une fréquence proportionnelles à leurs illicites profits. Je vous ai rappelé cette histoire du Haut Moyen-Age uniquement parce que je lui trouve je ne sais quel parfum de brûlante actualité.

Charles IV fut donc un grand souverain qui porta très haut et très loin la gloire de son peuple, et un grand esprit politique qui avait sur l'Allemagne, sur les pays d'Occident et sur le rôle du peuple tchèque pour la pénétration des idées occidentales dans les pays germaniques, des projets que nous pourrions reprendre avec grand profit. Il termina son règne en 1378. Le gouvernement du Ministère Kramar a commencé en novembre 1918. C'est un peu plus de 500 ans de distance, peu de choses pour l'historien, et qui n'empêche pas d'apercevoir les liens entre Charles IV et le gouvernement présent de la Bohême. Je suis convaincu que Masaryk et Kramar reprennent les choses au point où Charles IV les a laissées.

La gloire et le prestige qu'avait conquis le peuple tchèque sous ce grand règne surexcitaient naturellement la jalousie germanique : ils saisirent la première occasion pour tenter d'étouffer ces imprudents : elle leur fut fournie par la prédication de Jean Huss. Ici encore il faut d'abord confesser nos propres erreurs et oublier ce qu'on nous a appris. Les guerres hussites ne furent pas principalement des guerres religieuses, mais les guerres nationales, la terrible colère du peuple tchèque ébranla l'Allemagne et la faisait trembler longtemps encore après que les Tchèques eurent obligé les Allemands à s'incliner devant le Calice, devenu leur symbole national.

Le peuple tchèque y gagna sa renommée guerrière, sa gravité hussite et une certaine âpreté religieuse qui sont restés dans son caractère. Il connut encore de beaux jours sous son roi Georges de Podiébrad, un roi sorti du peuple, juste, robuste et simple. Podiébrad avait lui aussi des idées très modernes : il avait conçu un projet de Société des Na-

tions. L'état où il vit l'Europe centrale l'empêcha sans doute de tenter l'application de son projet : il l'envoya donc au roi de France, comme au plus puissant seigneur de ses amis. Malheureusement ce roi était Louis XI, qui a laissé dans l'histoire le souvenir d'un monarque attaché aux vieilles méthodes.

Mais l'événement qui décida des destinées de la Bohême, ce fut la fortune du mariage qui au début du XVI^e^ siècle fit entrer le royaume de Bohême dans les possessions de la Maison d'Autriche. C'est alors que le pays commença à voir arriver de Vienne des maîtres allemands. Un jour, le peuple voulut user d'un de ses privilèges traditionnels. Lorsque les conseillers impériaux leur déplaisaient, les Tchèques avaient coutume de monter au Hradschin qui est un beau château au-dessus de Prague, de saisir les serviteurs allemands de l'empereur et de les jeter par la fenêtre dans les fossés du château. Je me suis demandé l'autre jour si ce souvenir ne hantait pas l'esprit du tendre docteur Renner, lorsqu'il a vu Kramar et Benès arriver à Saint-Germain où il y a aussi, comme vous savez, un beau château ceint d'un fossé.

Cette histoire comique devint aussitôt tragique. Les Allemands saisirent l'occasion d'écraser définitivement la nation tchèque. Ce fut le début de la guerre de Trente Ans. Mais la Suède ni la France n'étaient encore prêtes à intervenir dans les affaires d'Allemagne ; l'armée tchèque fut exterminée à la bataille de la Montagne Blanche. Dès lors tout fut proscrit, langue et souvenirs, de ce qui avait été tchèque. On vola à ce peuple ses biens et sa terre, ce qui est peu au prix de ses traditions et de son éducation. L'empire d'Autriche confia le peuple aux Pères de la Compagnie de Jésus. Leur habile patience habitua la nation à oublier. Bientôt personne ne se trouva plus dans le monde pour répéter les grands noms de l'histoire tchèque. La langue tchèque n'était plus qu'un patois de l'empire allemand. La Bohême, comme la princesse de la légende, s'endormit pour deux siècles.

Mais voici un autre miracle, et je ne puis vous dire combien il me touche et me semble émouvant. Une amie fidèle veilla auprès de la Bohême endormie, l'amie qui ne l'avait pas quittée dans ses jours de foi ni dans ses jours de fête, la musique. On avait tout oublié, les rois et la liberté, et Jean Huss lui-même, mais le peuple continuait à chanter les vieux cantiques hussites, rudes et graves, et les chansons rustiques aux rythmes tour à tour indolents et allègres. On disait au XVIII^e^ siècle qu'en Bohême chaque enfant naissait avec un violon sous son traversin, ces violons, réduits alors au rôle d'exécutants, qui sans doute ont joué les premiers les quatuors de Haydn et de Mozart. Vous allez entendre leurs successeurs. Deux siècles durant, la musique nationale berça le sommeil du peuple tchèque.

Si bien qu'au moment de la Renaissance nationale, il y a quelque soixante à quatre-vingts années, une grande école musicale tchèque jaillit toute seule du peuple ressuscité, l'école de Smetana, et de Dvorak. Vous savez que l'un des opéras-comiques de Smetana, la Fiancée Vendue, est un tableau charmant de la vie campagnarde de la Bohême, plein de rythmes, de danses, de rires et de joyeux costumes. J'ignore si d'aventure le Directeur ou l'un des Directeurs — car je crois qu'ils sont nombreux — du théâtre National de l'Opéra-Comique se trouve dans cette salle, j'ignore au surplus les relations actuelles de la Sorbonne et de l'Opéra-Comique, et si c'est une bonne place que le grand amphithéâtre pour être entendu des protecteurs des Arts, mais je me permets en tremblant de suggérer à la Direction de l'Opéra-Comique que si elle voulait mettre à son répertoire la Fiancée Vendue, elle ferait une affaire de tout repos, puisque l'Europe entière, nous excepté, sait que la Fiancée Vendue est un chef-d'œuvre. Et du même coup, la Direction ferait un acte d'excellente politique agréable à nos amis tchèques.

La Bohême s'est réveillée au milieu du monde moderne. Avec le grand mouvement de renaissance nationale du XIX^e^ siècle, nous entrons dans les idées contemporaines, dont les

événements d'aujourd'hui sont la suite directe : nous passons de l'histoire à la politique.

* * *

Le mouvement national tchèque a eu en Bohême les mêmes causes, les mêmes caractères et le même éclat que chez les autres peuples slaves et latins de l'Orient. Ce sont les principes français et révolutionnaires d'indépendance des peuples qui ont suscité le mouvement, les sentiments populaires et les idées générales. Ce sont les savants patriotes, Schaffarik et François Palacky qui retrouvent la langue, l'histoire, les antiquités, aussi enfouies dans la mémoire des hommes que l'alphabet égyptien pouvait l'être lorsque Champollion le déchiffra.

Mais la politique tchèque à peine ressuscitée prend tout de suite un caractère de fermeté et de précision qui la distinguent entre toutes les autres. Le premier cri du peuple est le même qui retentit à travers toute son histoire: Je ne suis pas Allemand. En 1848, le libéralisme allemand convoque à Francfort une assemblée germanique pour donner une Constitution libre à l'Allemagne. On y invite les Tchèques, parce qu'ils ont fait jadis partie de l'empire ; on les considère donc comme annexés de droit, en vertu du même principe, exactement, par lequel on s'efforce d'appeler aujourd'hui les Allemands de Bohême. Palacky refuse d'aller à Francfort, déclarant que les Tchèques n'ont rien à voir avec le corps germanique. Vous savez d'ailleurs comment la chose finit : on proclama à Francfort la liberté du peuple allemand, après quoi on courut offrir cette liberté au roi de Prusse : c'est toujours ainsi que les choses finissent en Allemagne.

Or il y avait autrefois un empire qui s'appelait l'empire d'Autriche-Hongrie. N'avez-vous pas l'impression que c'est là de l'histoire très ancienne et que l'empire d'Autriche est mort depuis très longtemps ? On finit donc par mettre les Tchèques au régime de l'internat dans cet extraordinaire

pensionnat de jeune nationalités que fut la double monarchie d'Autriche-Hongrie, de 1867 à la catastrophe de 1918. Je ne vous dirai pas ce que fut la vie politique dans ce curieux établissement et cependant que de souvenirs pittoresques nous y trouverions ! Mais nous sommes préoccupés seulement des résultats. L'objet politique du système autrichien, c'était d'attacher au char de l'Allemagne pour le traîner vers l'Orient des Tchèques, des Polonais, des Yougoslaves, des Italiens, des Hongrois, des Roumains. Les Hongrois étaient les seuls serviteurs volontaires. Rien n'était donc plus fragile que l'état austro-hongrois : et c'est lui qui le premier a déclaré la guerre ! Les historiens épuiseront leur sagesse à expliquer comment l'état le plus menacé du monde s'est précipité lui-même et a précipité l'univers dans le cataclysme auquel l'Autriche ne devait pas survivre : il ne s'est pas trouvé un conseiller pour avertir le gouvernement austro-hongrois que la guerre c'était la fin de l'empire et l'ouverture de la dernière succession d'Autriche.

Ce n'est que près de trois ans après la déclaration de guerre que l'empereur d'Autriche s'est décidé à consulter ses peuples : c'est le 30 mai 1917 que se réunit pour la première fois à Vienne le Reichsrath des pays autrichiens. C'est de ce jour-là, en réalité, que date la fin de l'empire puisque la première parole de tous les peuples, tchèques, polonais, yougoslaves, italiens, annonçait solennellement leur intention de vivre libres et de s'évader de l'Autriche. Ce jour-là encore, ce furent les Tchèques qui sonnèrent la cloche et donnèrent le signal de la liberté.

Et à ce moment même, en mai 1917, quand ils renversaient l'empire d'Autriche, comme nous les connaissions mal ! Si vous voulez mesurer le chemin parcouru et le bond du peuple tchèque jaillissant dans la lumière de la renommée, demandez-vous seulement où étaient ceux qui sont aujourd'hui à la tête de l'Etat il y a seulement trois ans, quelques mois avant la réouverture du Parlement de Vienne.

Masaryk parcourait l'Europe, la Russie, l'Amérique, pareil à un prophète exilé. Il instruisait le monde des choses de l'Europe centrale ; il apprenait aux nations ce qu'il avait d'abord appris à ses élèves de l'Université de Prague : il a eu cette destinée radieuse, la plus belle de toutes, d'accomplir lui-même ce qu'il avait si longtemps prédit : il est aujourd'hui le Président d'une République brillante de 13 millions d'hommes.

A ce moment son disciple, Edouard Benès, venait d'arriver à Paris. Lui aussi multipliait les plus habiles efforts pour nous apprendre la vérité sur l'Europe centrale, pour redresser nos idées. Tâche difficile, car il n'a pas trouvé tout de suite la juste faveur qui l'environne aujourd'hui. Il a éprouvé plus d'une fois la distance immense qui sépare un diplomate d'un simple mortel. Il est aujourd'hui lui-même le chef informé, autorisé et sûr de la diplomatie de son pays.

A ce moment, Karel Kramar était condamné à mort dans une prison autrichienne. Je ne veux pas dramatiser ni soulever votre juste indignation contre des juges dispersés par la défaite, une police couverte de honte, un système politique déshonoré. Mais quelle destinée, Messieurs ! Alors Kramar se demandait tous les jours si ce ne serait pas par son martyre, comme autrefois Jean Huss, qu'il servirait sa patrie et contribuerait à sa gloire. Grâce à Dieu il l'a servie d'une autre manière, et avec quel éclat ! Il est aujourd'hui le représentant de son peuple dans les conseils de l'Univers. Il n'est pas, il est vrai, le représentant d'une de ces puissances à intérêts « illimités », mais il donne tous les jours la preuve que si les intérêts de son peuple sont limités, l'action et le conseil de ses ministres s'étendent bien au-delà des frontières de la République tchécoslovaque.

Nous n'avons pas épuisé la liste des héros de l'indépendance tchèque. Il en est un autre... Ah ! celui-là, aucun de ceux qui l'ont connu ne pourra jamais parler sans émotion ni de sa vie ni de sa mort. Milan Stefanik, né d'une humble famille slovaque, astronome réputé, établi sur la terre française de Tahïti parce que c'était le seul point de la planète d'où il put observer l'étoile qui l'intéressait, engagé volontaire dans l'armée française comme simple soldat, promu, en passant par tous les grades, général français, montrant l'uniforme français avec l'écusson tchécoslovaque à tous les continents, en Serbie, en Italie, en Sibérie, en Amérique, Ministre de la Guerre du premier gouvernement national, tué, hélas ! dans un stupide accident d'aviation au moment où il rentrait dans sa patrie slovaque. Dans sa vie morale comme dans sa vie matérielle et scientifique d'astronome et d'aviateur, il n'aimait et ne recherchait que ce qui était élevé et pur. Sa vie de héros irréprochable fait penser à la fois aux récits de Plutarque ou à quelque officier de nos armées révolutionnaires, et tant qu'il y aura sur la terre tchécoslovaque des instituteurs pour apprendre aux enfants les gloires de la patrie, on parlera de Stefanik comme on parle dans nos écoles de Hoche, de La Tour d'Auvergne et de Marceau.

Tels furent les principaux de ceux qui firent la République Tchécoslovaque libre et grande parmi les nations.

Mesdames et Messieurs, je me suis efforcé de vous montrer les raisons qui, au travers d'une longue histoire, nous lient au peuple tchèque, les raisons sentimentales et les raisons pratiques, dans l'ordre de l'idéalisme et dans l'ordre du positivisme politiques. Je vous ai rappelé ce vers du poète tchèque du XV^e^ siècle qui parlait des frontières de la Gaule envahie. Si jamais, comme nous avons pu le craindre hier, par une action militaire ou politique dans l'Europe centrale, la jeune république tchécoslovaque pouvait être menacée ou ses frontières atteintes, alors, Français, ce serait à nous de nous souvenir.

Allocution de M. le général Malleterre

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS LES REPRÉSENTANTS DE LA NATION TCHÉCO-SLOVAQUIE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Quand en 1917 les communiqués d'Orient et les bulletins de presse nous parlèrent pour la première fois des divisions tchéco-slovaques, ce fut une surprise dans le public tout entier, tout autant d'ailleurs que lorsque les noms des yougoslaves apparurent plus tard. Ces termes ethnographiques ne paraissaient connus que d'une élite de professeurs et d'hommes politiques. Certes, on n'ignorait pas que l'Autriche luttait contre des mouvements séparatistes, en particulier contre cette Bohême qui réclamait à la fois son ancienne indépendance et son autonomie. On savait aussi ce qu'étaient ces Tchèques, jeunes et vieux, qui ne reculaient pas devant la mort pour défendre leur vieille liberté. Mais la jeunesse française, et non pas seulement la jeunesse française, mais la jeunesse mondiale, paraissait indifférente à ces questions de races et de nationalités lointaines. Non pas que dans notre Histoire, l'histoire de la Bohême ait été

en dehors de notre enseignement et qu'elle n'éveillât pas des sympathies instinctives. La situation géographique de la Bohême frappe assez les yeux sur la carte pour que même les enfants des écoles primaires se rendent bien compte de sa valeur et distinguent nettement cette magnifique contrée, ce plateau de Bohême, ou plutôt ce bassin fluvial enserré sur trois côtés par de très belles montagnes riches en forêts et en mines, avec cette surprise d'un grand fleuve, l'Elbe fendant les montagnes, au rebours de toute l'hydrographie logique, et allant chercher sa route dans les plaines allemandes. Je ne crois pas qu'il y ait un enfant qui ne se soit demandé par suite de quelle aberration de la nature, l'Elbe descendait ainsi vers le nord au lieu de suivre le cours naturel de sa haute vallée et par les plaines moraves, descendre tout naturellement en Autriche, vers le Danube. Nos enfants n'ignoraient pas la ville de Prague sur laquelle on leur avait conté la singulière histoire d'une défenestration, ils connaissait aussi un peu la légende du Roi de Bohême Jean de Luxembourg, chevalier aveugle, se faisant tuer héroïquement pour la France, enchaîné avec ses écuyers, contre les Anglais à la bataille de Crécy.

Néanmoins je le répète, ce nom de Tchéco-Slovaque restait dans le vague et on se demandait ce qu'étaient ces hommes qui apparaissaient soudain aux confins de la Sibérie, ces gens de Bohême qui avaient été entraînés dans la guerre, aux côtés de l'Allemagne, aux côtés de l'Autriche, et qui tout d'un coup luttaient contre le bolchevisme russe. Il y a là un étrange et stupéfiant épisode de la guerre que je voudrais pouvoir vous raconter dans les détails, mais le temps qui m'est donné me force à ne vous en faire qu'un simple résumé.

Dès le début de la guerre, les Tchèques de Pétrograd, formés en comité, déclarèrent qu'ils se sentaient Slaves qu'ils ne voulaient pas combattre aux côtés des Allemands et qu'ils étaient réellement les interprètes de leurs nationaux forcés, eux, par leur situation à se laisser incorporer dans l'armée autrichienne. Sur 180 Tchèques qui formaient

alors le comité de Petrograd, 80 s'engagèrent immédiatement comme volontaires dans l'armée russe. La légion tchèque monta en quelques semaines à plus d'un millier d'hommes. Mais le gouvernement russe ne voulait pas leur permettre de combattre comme unité militaire ; on divisa ces légionnaires en petits groupes qui furent attachés aux divisions russes comme éclaireurs; ils rendirent d'éminents services parce qu'ils connaissaient toutes les langues de l'Autriche-Hongrie, et surtout ils exercèrent une influence attractive sur leurs nationaux servant dans l'armée autrichienne qui ne demandaient d'ailleurs qu'à déserter. Et ce mot de désertion je l'emploie ici comme un honneur ! (*Applaudissements.*) Ils les invitèrent à entrer dans les rangs russes et peu à peu la légion se grossit. Il y eut des épisodes émouvants : on vit un père, vieux soldat russo-tchèque, se trouver tout d'un coup en face de son fils qui désertait, et l'emmener lui-même au commandant russe. On vit un fils, au moment où il allait asséner un coup de crosse sur un soldat tchèque, reconnaître son père, le prendre par la main et l'emmener dans les rangs russes.

Puis le nombre des prisonniers comme des déserteurs augmenta. Il y en eut plus de cent mille dans les camps de concentration. Le comité tchèque envoya des hommes de confiance dans ces camps pour inviter les Tchèques à entrer dans la légion nationale. Le gouvernement russe persistait à empêcher les Tchèques de combattre, on les employa alors dans les usines de munitions et c'est ainsi qu'à l'usine de Taganrog, 1.500 Tchèques travaillèrent aux munitions sous les ordres d'ingénieurs de leur nationalité.

Avec la révolution russe la légion tchèque put enfin combattre, c'est ainsi qu'à la bataille de Zborov la légion qui comprenait environ 3.000 hommes enleva d'un seul élan trois systèmes de tranchées et ramena un effectif de prisonniers double du sien. C'est alors que Kerensky voyant le parti qu'on pouvait tirer de cette légion, laissa s'augmenter ses effectifs qui furent portés très rapidement à plus de 50.000 hommes. Mais le gouvernement des soviets entra en

négociations avec les Allemands, négociations qui allaient aboutir à la paix de Brest-Litovsk. L'armée russe se dissolvant, le gouvernement des soviets voulut dissoudre la légion tchèque, normalement en la licenciant, il essaya même de la dissoudre par la corruption. On offrit aux Tchèques de servir dans la garde rouge en leur donnant des soldes supérieures ; à part quelques malheureux, en très petit nombre, qui se laissèrent séduire, la grande masse de la légion, les 50.000 hommes, refusèrent et déclarèrent qu'ils voulaient aller servir sur le front de France. (*Applaudissements.*) Ils répondirent aux sommations des soviets comme aux sommations des troupes allemandes, qu'ils passeraient par la force. Et c'est alors qu'ils commencèrent cette retraite qui restera aussi célèbre que la fameuse Anabase, la retraite des 10.000.

Ces divisions tchéco-slovaques s'en allèrent à travers l'immense Russie et la Sibérie, vers ce port de Vladivostock où ils pensaient trouver les navires qui les amèneraient vers l'Occident, vers cette France tant aimée. Ils trouvèrent sur leur chemin tous les arrêts, tous les obstacles, toutes les embûches. Les conventions passées avec les soviets par lesquelles on leur promettait le transport libre, ne furent pas observées. Ils furent poursuivis par les Allemands, leurs arrière-gardes durent livrer des combats sanglants et peu à peu ils s'échelonnèrent le long du Transibérien. Une partie même confiante dans les promesses des soviets de l'Oural et du Baïkal, se laissèrent désarmer. L'avant-garde, 15.000 hommes environ arrivèrent à Vladivostock ; le reste traînait sur les routes interminables et un certain nombre de bataillons sans armes, désarmés, furent obligés de s'ouvrir le passage à travers les gardes-rouges ; c'est ainsi qu'ils enlevèrent d'assaut, sans armes, je le répète, Irkoust, et traversèrent le Baïkal en prenant avec leurs simples mains les bateaux de la flotille russe.

Au cours de leur route ils trouvèrent des dépêches des soviets, et sur les morts russes des lettres qui affirmaient nettement la complicité du gouvernement des soviets avec

l'Allemagne. L'Allemagne a donné l'injonction aux soviets russes, non seulement de saisir ces Tchèques qu'elle considérait comme des traîtres, comme des déserteurs, mais on a trouvé la preuve que l'Allemagne donnait l'ordre aux prisonniers austro-allemands de combattre avec les soviets contre les Alliés.

Quand notre mission militaire, dirigée par le général Janin, arriva à Vladivostock, elle trouva en effet la première division tchèque sous les ordres du général Dietrich. Mais derrière elle, il y avait 30 à 35.000 Tchèques le long du Transsibérien qui étaient en détresse. Immédiatement, cette division Dietrich, entraînée par notre mission militaire, faisait demi-tour, rebroussait chemin, se joignait aux troupes tchèques du Baïkal et, refaisant en sens inverse ce douloureux chemin, allait rejoindre l'amiral Koltchak. Elle a formé le noyau permanent de l'armée sibérienne qui depuis un an lutte contre le bolchevisme, qui peu à peu s'avance avec toute sorte de difficultés.

Vous savez que les Alliés viennent de reconnaître le Gouvernement de Koltchak. Nous devons espérer que de cette reconnaissance et de l'effort poursuivi par les patriotes russes sortira la libération de la Russie. Mais nous n'oublierons pas que les Tchéco-slovaques y ont contribué, car non seulement, ils ont lutté contre les bolchevistes, mais par leur intervention, par l'occupation depuis plus d'un an du Transsibérien, ils ont séparé la Sibérie de la Russie bolcheviste et ils ont empêché les prisonniers austro-allemands d'aller du côté de la Pologne renforcer les armées de Ludendorff.

Le temps me presse, je ne peux pas entrer dans plus de détails. Les Tchécoslovaques sont toujours là-bas, certes, ils sont fatigués et on les a mis en réserve, ils désirent ardemment se rembarquer pour venir non plus combattre en France, mais pour aller retrouver leurs camarades devenus indépendants et contribuer désormais à la libération de la Bohême. Et certes oui, je le sais, les représentants de la Bohême, de l'Etat Tchéco-Slovaques désirent que ses divisions aguerries reviennent au milieu d'eux, de même que les divisions polonaises qui ont été formées chez nous sont aujourd'hui en Pologne, et libèrent, on peut le dire, la Pologne menacée, qui demain peut être obligée de lutter contre les armées allemandes reconstituées à la frontière de la Pologne. De même il faut au jeune Etat tchéco-slovaque, des armes pour résister à l'attaque combinée des Allemands et des bolcheviks hongrois.

Je n'ai pas à faire ici la critique de ce qui se passe ; il est certain que le retard apporté à la paix a aggravé la situation en Europe. Il faut en finir avec les bolchevistes russes et hongrois comme avec l'Allemagne. Je sais que les Tchéco-Slovaques y contribueront, ils y sont prêts malgré leur faiblesse apparente, ils lutteront de toutes leurs forces comme ils ont lutté pendant des années contre la tyrannie autrichienne. Mais en terminant, laissez-moi vous dire, non pas seulement l'espoir, mais la certitude que l'armée tchéco-slovaque formée par notre mission militaire, coopérera avec l'armée polonaise, avec l'armée roumaine, avec l'armée serbe, pour la libération des peuples de l'Europe centrale et pour la paix d'Orient. Et nous savons, et ils le savent comme nous, je connais leur pensée, ils me l'ont dit et me l'ont affirmé, c'est toujours autour de la France, autour de son esprit de justice, autour de son drapeau victorieux que se rallient les champions de l'indépendance des peuples libres. Et c'est pourquoi il a été juste que ce soit un soldat français, parlant au nom de la France, au nom de la liberté, qui salue les purs et grands héros de la libération tchéco-slovaque.

Discours de M. Kramar

PRESIDENT DU CONSEIL
DE LA REPUBLIQUE TCHECO-SLOVAQUE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom du peuple Tchéco-Slovaque, je vous remercie de toute votre amitié sincère et touchante que vous avez bien voulu nous témoigner.

Nous y sommes d'autant plus sensibles que nous vivons maintenant des jours bien durs.

Mais quoique entourés d'ennemis, sans armes et sans munitions suffisantes, attaqués par l'armée bolcheviste magyare, munie de tout le matériel de guerre moderne, nous n'avons cependant pas perdu confiance dans nos vaillants soldats.

Et notre peuple entier est heureux, que notre armée soit commandée par des généraux et des officiers français qui nous apportent leur grande expérience de la guerre glorieuse et les meilleures traditions de l'armée française. Ils nous apportent leur confiance inébranlable dans la victoire d'une cause juste et le sang-froid dans les heures, où un

cœur moins confiant pourrait défaillir. Les liens qui nous unissent se resserrent davantage encore, deviennent à jamais indissolubles.

Le souvenir de cette lutte commune restera pour toujours le patrimoine sacré de notre armée et de tout le peuple tchéco-slovaque. Nous sommes bien heureux de voir comme vous appréciez les sentiments de sincère dévouement des petits peuples de l'ancienne monarchie austro-hongroise. En France, vous vous en êtes aperçu depuis longtemps et la guerre vous a démontré la justesse de votre politique. Aussi pour l'avenir, vous pouvez avoir confiance en nous. Nous saurons bien organiser toutes les forces de notre nation et toujours elles seront prêtes à défendre notre cause commune sur les points les plus dangereux, les plus menacés de l'Europe. Autrement, le peuple tchéco-slovaque est entièrement, sincèrement démocrate, il veut vivre en paix avec les autres et comme les grandes démocraties alliées, il désire le règne de la paix et de justice sociale dans le monde entier.

C'est surtout aujourd'hui qu'il peut regarder l'avenir avec une plus grande confiance. La démocratie russe régénérée, purifiée fera son entrée officielle dans la Société des Alliés, résolue à briser à jamais avec le passé autocrate et impérialiste, prête à créer une Russie libre, démocratique et à lier les différents peuples de la Russie ancienne non plus par la force brutale mais par la liberté du développement individuel et par l'intérêt commun.

Le terrible cauchemar qui nous a tous oppressés, qui nous montrait la Russie délaissée par ceux, pour la victoire desquels elle a tant souffert et qui, pût servir d'instrument de vengeance à l'Allemagne vaincue, commence à se dissiper. A l'avenir les Slaves pourront se donner la main sans crainte pour leur individualité nationale et l'Orient, toujours si plein de cruelles énigmes et de menaces inconnues, deviendra, espérons-le, la base la plus forte et la plus solide de la paix universelle. La sûreté, que l'Allemagne ne trouvera plus une alliée grande et forte, donnera au

monde la possibilité de croire à une paix durable sans la crainte d'une catastrophe future. Et nous, Tchéco-Slovaques, dont les fils héroïques ont par leur épopée sibérienne pris une part aussi large dans la création de cette Russie nouvelle, nous serons profondément heureux de remplir la tâche modeste, mais si belle et attrayante d'agent de liaison entre les démocraties de l'Occident et celles de l'Orient.

Nos cœurs pleins de reconnaissance pour tous les énormes sacrifices, pour tout le sang versé, resteront toujours fidèles aux alliés, et nous n'oublierons surtout jamais ce que la France a souffert ni ce que l'Angleterre a fait pour la libération de l'humanité du joug allemand. Avec toute l'influence que nous aurons dans le monde slave nous voulons donc travailler au rapprochement le plus étroit entre les démocraties alliées et les démocraties slaves.

C'est dans cette union morale, dans l'union des vues communes sur les bases et sur l'esprit d'une organisation des peuples sincèrement démocratique que nous voyons tous la principale garantie de la paix du monde.

C'est vers ces buts élevés que nous voulons aspirer avec vous, avec la France si chère à nos cœurs, aussi également aimée et adorée dans les jours tristes que dans les heures de la victoire.

Et je peux vous donner l'assurance que vous trouverez toujours là, au cœur de l'Europe, un peuple qui est non seulement prêt à défendre votre liberté comme la sienne, lié à jamais par le danger commun, mais aussi un peuple qui sera heureux de pouvoir vivre avec les démocraties alliées et amies dans une fraternité d'esprit et de cœur qui, seule, assurera la paix et le progrès de l'humanité.

Allocution de M. Herriot

MESDAMES, MESSIEURS,

Je me garderai bien d'atténuer par une nouvelle intervention oratoire l'effet des paroles que vous venez d'écouter et d'applaudir, mais je manquerais à mes obligations si je ne remerciais en votre nom les deux conférenciers qui viennent pendant de trop courts instants de rapprocher de nous ce pays que nous aimons et que nous voulons mieux connaître : M. le Général Malleterre qui, avec une science toujours si claire, si française, a bien voulu nous reconstituer le drame héroïque de la marche des légions tchéco-slovaques, et M. Fournol qui a su emprunter à l'histoire des relations de la Bohême et de la France, tant de détails pittoresques ou savants.

M. le Président, c'est surtout vers vous que je me tourne, vers vous dont toute la vie publique est un exemple et un modèle de patriotisme calme et résolu. Nous avons senti dans vos paroles l'émotion qui vous étreint. Votre patrie n'est pas encore délivrée de toutes ses craintes, elle est encore menacée par cette barbarie et cette duplicité hongroises qu'il faut dénoncer pour les flétrir, vous en triompherez. Je ne sais pas

dans quelle mesure notre volonté populaire peut agir sur la haute pensée des gouvernements, mais ce que je puis bien dire, avec l'espoir de ne pas trahir les sentiments de cette généreuse assemblée, c'est que la France ne tolèrera pas qu'après tant d'efforts, tant de douleurs, la Bohême ne puisse conquérir dans la victoire commune la totalité de son indépendance. Penser ou laisser agir autrement ce serait, on vous l'a démontré, Mesdames et Messieurs, manquer de cœur, mais puisque vous demeurez destinés à être dans l'Europe centrale les sentinelles de la civilisation et du droit, ce serait aussi manquer d'intelligence. La France, M. le Président, ne manque ni d'intelligence ni de cœur.

TABLE DES MATIÈRES

Discours de M. le sénateur Herriot 3
Conférence de M. Fournol 6
Allocution de M. le général Malleterre 20
Discours de M. Kramář 26
Allocution de M. Herriot 29

Imp. spéciale de la maison BLOUD et GAY, 3, rue Garancière, PARIS.

PUBLICATIONS DU COMITE

« L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIES »

L'Hommage Français

Augustin BERNARD, professeur à la Sorbonne.
L'effort de l'Afrique du Nord 0 50

Daniel VINCENT et Lucien MILLEVOYE.
L'effort de l'aviation et de nos aviateurs 0 50

MM. BOMPART, Ch. ANDLER et l'Abbé WETTERLÉ.
Notre Alsace et notre Lorraine 0 50

L'effort politique et charitable de l'Amérique latine 0 50

Benjamin VALLOTTON.
L'effort alsacien-lorrain 0 50

Louis MARIN, député.
L'effort belge ..... 1 »

André LEBON, ancien ministre.
L'effort britannique ... 0 50

Gaston DESCHAMPS.
L'effort canadien 0 50

Mgr A. BAUDRILLART.
L'effort canadien 0 50

A. LEBRUN, ancien ministre des Colonies.
L'effort colonial français 0 50

A. MILLERAND, ancien ministre.
L'effort charitable des Etats-Unis 0 50

E. ROUME.
La conquête des colonies allemandes 0 50

Louis BARTHOU, ancien président du Conseil.
L'effort de la femme française 0 50

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française.
L'union de la France et l'Amérique 0 50

Joseph CHAILLEY.
L'effort de l'Inde et de l'union Sud-Africaine. 0 50

Louis BARTHOU, ancien président du Conseil.
L'effort italien 0 50

A. GERARD, ambassadeur de France.
L'effort japonais 0 50

Paul LABBE.
Le loyalisme et l'effort japonais 0 50

Me Henri ROBERT, bâtonnier.
L'effort de Paris 0 50

Mme Alfred REROUX.
L'effort moral de nos pays envahis 0 50

La protestation des peuples martyrs 0 50

Georges LEYGUES, anc. ministre.
La Pologne 0 50

Paul ADAM.
L'effort portugais 0 50

E. HERRIOT, ancien ministre.
L'effort russe 0 50

Paul LABBE,
L'effort serbe 0 50

Général MALLETERRE.
Le soldat français 0 50

Th. STEEG, ancien ministre.
L'effort charitable de la Suisse 0 50

Edmond HARAUCOURT et André MICHEL.
Nos villes martyres françaises 0 50

Paul ADAM
Le Brésil 0 50

Majoration de 30 %
sur les prix marqués

BLOUD & GAY, Editeurs, Paris-Barcelone-Dublin

Imp. spéciale de la maison BLOUD et GAY, 3, rue Garancière, PARIS

HSH 26384

END OF
TITLE